

Quelques pavots

J'admire les pavots qui transcendent la terre
Lorsqu'ils viennent l'orner de leur rouge beauté.
Ils choisissent leurs lieux dans le plus grand mystère
Et semblent imprégnés de vive volupté.

Tantôt fleuris en groupe et tantôt solitaires,
À la fin du printemps, au début de l'été,
Ils aiment les abords des lignes ferroviaires
Qu'ils peuvent envahir avec facilité.

Ils semblent des drapeaux plantés sur une grève,
Des fantômes mouvants que l'on découvre en rêve
À ces moments où l'on ne sait pas si l'on dort ;

Légers, ivres d'azur, au long du jour ils dansent,
Vers le haut des talus, intrépides, s'élancent,
Et boivent du soleil les tièdes rayons d'or.

Auprès du feu

Un lecteur anonyme est assis près du feu ;
Au loin, la banlieue dort dans la nuit opaline.
Depuis une heure ou deux, vers son livre il s'incline,
Dans lequel un renard instruit un lapin bleu

Sur le grand Charlemagne et son vaillant neveu,
Sur leurs derniers combats au pied d'une colline,
Quand ils ont affronté la horde sarrasine,
Et que le fier Roland rendit son âme à Dieu.

Le lapin veut savoir si cette armée hostile
Eût pu être vaincue de façon plus civile,
Par les applications d'un esprit non-violent.

Le renard n'en sait rien, en y pensant, il tremble ;
Il ne peut décider (ah, c'est fort accablant)
Si les peuples voisins sont faits pour vivre ensemble.

Jour de joie

Je voudrais peindre ma joie
Sur un long rouleau de soie
Exposé au vent léger
Qui traverse mon verger.

Tombent les fleurs des pommiers,
Passent les nuages blancs ;
Déambulent à pas lents
Sur les branches, les ramiers.

L'étrange odeur de la terre
Et la clarté de l'azur
Font un amalgame pur ;

Cette joie involontaire
Ferait vibrer mon pinceau
Tout au long de ce rouleau.

Évanturel voit un démon

J'ai rêvé que j'étais devenu un archange,
Qu'avec le Créateur je buvais un demi
(Dont le goût, cependant, était assez étrange),
Et qu'au bar, un démon était presque endormi.

Il sommeillait, tout en marmonnant la louange
D'une idole païenne à tête de fourmi.
Le Créateur des cieux, sans que ça le dérange,
Contemplait ce client, insolite parmi

Ses nombreux serviteurs, emplumés des épaules.
Il dit : « Que pourrions-nous reprocher à ce drôle ?
Il rêve lui aussi qu'il est pur et parfait. »

Et moi, dans les vapeurs de l'auberge céleste,
Je traçais quelques mots, d'une plume modeste,
Pour dire à quel degré j'en étais stupéfait.

César voit un village

Au tout-puissant César il manquait une chose,
L'ultime soumission d'un village peuplé
D'invincibles Gaulois. Leur sort est contemplé
Par de nombreux voisins que passionne la cause.

Le barde en son jardin chante pour une rose ;
Le druide va bénir un champ de jeune blé ;
Le peuple du village, au banquet rassemblé,
Se moque des Romains dans leur caserne close.

Le village, entouré d'un paisible horizon,
Ne craint pas de César la flamme ou le tison ;
Il peut dormir tranquille en attendant l'aurore.

Tout autour du Romain, des seigneurs de hasard
S'interrogent sans fin ; chaque stratège ignore
Si du village, un jour, triomphera César.

Une proclamation

Au début de sa vie, le poète chantonne,
Trouvant bonne saveur à chacun de ses jours ;
Il dit que les saisons ne sont point monotones,
Car chacune des quatre est le temps des amours.

Puis son printemps s'enfuit, son été l'abandonne,
Son ciel devient porteur de gros nuages lourds ;
Il s'aperçoit alors que c'est déjà l'automne
Et qu'il voit s'approcher la fin de son parcours.

Ce n'est pas pour si peu que son désir s'écroule,
Comme une forte nef, il ne craint point la houle ;
Il reste maître à bord de son monde flottant.

Son âme, vers la mort, restera printanière ;
De l'amour il tiendra bien haute la bannière,
Fredonnant ce poème en son dernier instant.

Goudeau voit une ombre

L'homme, pour subsister, a jadis combattu
La faune, utilisant pour armes ses idées.
Même, ses inventions, quelquefois débridées,
Ont pu mettre en danger ce citoyen têtue.

Nu qu'il était jadis, le voilà bien vêtu,
Puis voilà sa raison bien ferme et bien guidée,
Qui rarement se voit par l'ombre intimidée :
Cela fait si longtemps qu'elle en a débattu.

Même, on sait abreuver de mots la galerie,
Car tout ce qui fait peur, il faut que l'on en rie
(Et mieux rira celui qui le dernier rira).

Elle est bien là pourtant, l'angoisse souterraine ;
Mais nous lui opposons la poésie sereine
Qui autant fleurira que la vie durera.

Aloysius voit une fée

Une fée vient au soir sauvegarder mon coeur,
Ayant, pendant le jour, soulagé la misère
De plusieurs vagabonds. Elle entre en ma chaumière,
Délivrant mon esprit des succubes moqueurs,

Puis me conte un récit des anciens chroniqueurs,
Ou me dit les amours des fleurs du cimetière,
Ou des petits oiseaux l'émouvante prière,
Avec des mots plus doux qu'une pure liqueur.

Un ange, repliant ses ailes de faucon,
Atterrit avec bruit sur le bord du balcon,
Illuminant la chambre au travers des fenêtres.

La fée sort de la chambre et reste auprès de lui ;
Puis, dans le grand silence, au milieu de la nuit,
J'entends battre les coeurs sans chair de ces deux êtres.

Du Bellay voit une mouette

Un vieux poète en son crâne amassait
Un grand troupeau de rimes vagabondes,
Et, se perdant en rêveries profondes,
Au long du soir, les chimères chassait.

Dans le foyer, la braise rougissait ;
Au fond du verre, un peu de bière blonde.
Quelques oiseaux gazouillaient à la ronde,
Et le papier de vers s'enrichissait.

Près du canal, comme une flèche vive,
Une mouette a, survolant les deux rives,
Surgi du ciel, par surprise, en riant.

Cet oiseau blanc dans la nouvelle aurore
Fait que le jour de plaisir se colore
Et d'un sourire apporté d'Orient.

Victor Hugo voit la lune

Victor Hugo confond la lune avec l'hostie,
Il aurait bien du mal, peut-être, à l'avalier.
Il parle du sacré sur un ton décalé,
Il dit que le bocage est une sacristie,

Que le faux empereur n'aura pas d'amnistie,
Que du chant d'un oiseau l'on doit se régaler...
Il écrit tout cela, poète inégalé,
Réinventant l'église et son eucharistie.

Nous aimons cette voix, cet univers qui fume
Et tremble en subissant des tempêtes d'écume ;
Nous aimons l'ironie de ce barde géant.

Nous lisons ce qu'écrit l'homme calme et terrible ;
Nous entendons frémir un écho de la bible,
Avec l'invocation de l'éternel Néant.

Louis Ménard voit une lyre

Jadis, dans mon grenier, j'ai trouvé une lyre
Capable d'émouvoir et de faire sourire
Tous ceux qui entendront ses accents caressants ;
C'est par cet instrument que mon âme respire.

Cette lyre n'est pas un monstre rugissant,
Ni l'orgue qu'on écoute en brûlant de l'encens ;
Simplement elle chante, elle amuse, elle attire,
Sans jamais se servir de charmes trop puissants.

C'est pour accompagner mes paroles sans suite :
Tantôt l'évocation d'un village charmant,
Tantôt un souvenir dont je ne sais s'il ment,

Une histoire qu'en prose autrefois j'avais dite,
À l'heure où la maison paisiblement s'endort,
Où plus léger se fait de la lyre l'accord.

Vincent Hyspa voit un baromètre

Printemps dont l'an dernier se réchauffait mon âme,
Tu es froid cette année, je le dis et proclame !
Je te connus, brillant et joyeux dans les coins
Où j'allais caresser les belles, faisant foin

De raison, de décence ainsi que de mesure.
L'herbe jeune était tiède au gré de nos désirs ;
Le soleil lui donnait un éclat de saphir
Et le vent dans les bois répandait son murmure.

Le ciel de cette année me semble un ciel d'hiver,
Les sentiers, des torrents aux trop boueuses rives ;
De rustiques amours, c'est ainsi qu'on se prive,

L'herbage est trop mouillé, même s'il est bien vert.
Allons donc nous chauffer au bon feu de la forge ;
Buvons une infusion contre le mal de gorge.

Charles Cros voit des vaches

J'ai rêvé que j'étais un taureau dans un pré.
La rosée du matin mettait une étincelle
Sur chaque brin d'herbage, et la sombre hirondelle
Poursuivait sans répit les insectes dorés.

Mes vaches (trois ou quatre, et belles à mon gré)
Savaient pertinemment ce que je voulais d'elles.
J'étais heureux quand on m'en offrait de nouvelles,
Et je vivais ainsi, de chacune adoré.

Car nous autres taureaux, ne sommes point serviles
Et ne nous activons, comme les gens des villes,
À du travail utile, à des ouvrages lourds.

Cependant, de l'humain, la vie n'est pas infâme :
Je trouve, quant à moi, bien mignonnes ses femmes,
Elles qui, cependant, ne m'aiment pas toujours.

Bal des oiseaux

J'ai vu sur les graviers danser un pélican
Et en face de lui, trois casoars farouches ;
Ils étaient entourés de quarante oiseaux-mouches
Sous le regard ému des canards claudicants.

J'ai vu de beaux oiseaux d'espèces ignorées
Et d'autres familiers, des cygnes, des poussins,
Des autruches faisant onduler leur bassin
Et l'oiseau de Krishna dont les plumes dorées

Lançaient dans le soleil des reflets éclatants ;
La colombe de Dieu, le corbeau de Satan
Et, fidèle à Prévert, le farceur oiseau-lyre.

Mais voulez-vous savoir quel est le plus divin ?
C'est celui que pour Maître ils ont choisi d'élire,
C'est l'oiseau-charpentier qui de l'eau fait du vin.

Oisiveté dominicale

Le dimanche matin, près des boutiques closes,
Ou le long d'un grand parc où s'ouvrent mille roses,
Ou dans la fraîche impasse ombragée de tilleuls,
Je vais droit devant moi, comme un paisible aïeul.

Désert, le cimetière aux innombrables tombes,
Pas même le corbeau ni la blanche colombe
N'y sont présents ce jour. Las de me promener,
Je m'assois au fond d'un jardin abandonné,

Et ces quelques quatrains paisiblement se forgent
Dans un grand carnet noir que j'ai toujours sur moi ;
J'écris ce texte au son des cloches du beffroi,

Sous l'oeil indifférent d'un jeune rouge-gorge.
Mais je n'aligne point les rimes par milliers :
Ils offrent l'apéro, mes voisins de palier.

Heredia voit des rimes

Heredia, les sonnets dont tu m'ensorcelas
Me font prendre aujourd'hui ma plume du dimanche
Et sortir du tiroir l'album doré sur tranches
Pour tâcher d'y répondre avec autant d'éclat.

Mais tu es imbattable à ce noble jeu-là ;
Je reste confondu, devant ma page blanche,
Je dois renoncer à l'impossible revanche,
Avant de commencer, mon projet tombe à plat.

J'aurais dû m'en douter. Ce plan mégalomane
Était démesuré pour un rimeur profane
Répétant après toi les mots par toi tressés.

À présent, je me tais, ou plutôt je dis « Trêve
De forfanterie, car, comme auteur du passé,
Tu n'es point surpassable, Heredia, même en rêve. »

Dupanloup voit un empereur

Le père Dupanloup en Chine s'exila.
Par-derrrière approchant l'Empereur sur son trône,
Il voulut profaner cette vivante icône,
Mais le bourreau lui dit « Allons ! Restons-en là. »

Donc, parmi les élus que Félix empala,
On compte des humains, des demi-dieux, des faunes,
Mais non pas l'héritier du vieil Empereur Jaune ;
Il s'en fallut de peu, la chronique en parla.

Dupanloup, poursuivant cette visite en Chine,
Connut des cotillons de toutes origines,
Laisant un souvenir qu'on peut dire immortel ;

Mais ce qu'il racontait, nul ne put le comprendre,
Car c'était le latin qu'il parlait à l'autel,
Ne voulant aux patois vulgaires condescendre.

Baudelaire voit une montagne

Mon ermitage est comme un chalet de montagne,
Où passe, au fil des jours, ma vie sans grande ampleur ;
Je lis les vieux auteurs français dont j'accompagne

Les vers par d'autres vers, comme on plante une fleur
En un jardin fleuri, mais non sans maladresse :
Je n'ai que le talent d'un modeste jongleur.

La langue cependant, généreuse maîtresse,
M'inspire dans le soir (ou le petit matin)
Des phrases que de mettre en ce lieu je m'empresse,

Avant de m'endormir dans mes draps de satin.
Ce ne sont que fragments qu'ici et là je glane,
Ça n'a point la grandeur des vieux auteurs latins,

Ni l'étrange douceur des brises océanes ;
Ce sont des mots tracés pour vous faire plaisir,
Vous qui lisez ces vers écrits par un profane.

Heredia voit du sable

Jamais je n'ai voulu saisir l'insaisissable :
La joie de chaque jour suffit à m'enchanter.
Un verre de vin rouge, un rosier bien planté,
Un tour dans mon quartier, l'invention d'une fable,

Telles choses me sont plaisirs impérissables.
Par les vastes projets, je ne suis point tenté ;
Qu'importe que mon nom soit rarement cité,
Je sais que mes sonnets sont écrits sur du sable.

Mais mon plaisir de vivre est gravé dans l'azur.
Mon âme en s'envolant peut franchir tous les murs
Pour rejoindre la mer aux plus lointaines grèves ;

Je suis moins ambitieux qu'un fier Conquistador ;
Je baigne toutefois dans la splendeur du rêve
Qui sur le quotidien pose une feuille d'or.

Pour Antonin Artaud

J'aime tracer des mots dans un style archaïque,
Sur le jardin, la croix ou l'amour éperdu,
La beauté du cosmos (dont je suis confondu),
La voix de Salomé murmurant un cantique,

La douceur retrouvée d'un monde bucolique,
La froidure en hiver qui fait les arbres nus,
Un refrain familial à l'école entendu
Et l'éclat lumineux des dames exotiques.

Je ne veux point l'argent, ni le pouvoir sur terre,
Je m'installe à ma table, et j'écris, solitaire,
Ces quelques mots qui vont questionnant l'infini.

Sans les interpréter, j'évoque des mystères :
Ma plume va dansant, son ombre dans la nuit
Baigne dans la lueur de l'étoile polaire.

L'éternel azur

Redoutons la raison et craignons l'ironie :
Inspirons-nous plutôt du mutisme des fleurs,
Comme fait l'homme simple, ainsi que le génie,
Ou celui qui resta le roi de ses douleurs.

Le sombre puisatier durement nous regarde,
Cherchant à déchiffrer notre cœur transparent ;
Mais peu d'astres sont là, dans cette nuit hagarde,
On a volé la lune, et c'est un peu navrant.

Je voudrais m'évader par un trou de matière,
Faisant mes adieux à l'humanité entière,
Ne plus rien fréquenter de sombre, ni de dur ;

Toutefois, je comprends que l'azur me traverse
Afin de m'épargner les tentations perverses,
Et de me traverser je rends grâce à l'azur.

Doctor Jekyll and Mister Hyde

Antoine Parmentier, célèbre botaniste,
Dans son laboratoire a fait une potion.
Il la boit, et devient, à sa grande émotion,
Un beau général corse, hélas, fort arriviste.

L'effet de la potion, c'est courant, ne persiste
Qu'une journée ou deux ; alors, sans transition,
Bonaparte devient Parmentier. La nation
S'en étonne au début, puis l'admet, fataliste...

Tantôt notre Empereur s'acharne à ses victoires,
Tantôt le jardinier soigne pommes et poires ;
Cette double carrière induit l'épuisement.

Le corps trop partagé pourrait sucrer les fraises ;
Parmentier disparaît en l'an mil huit cent treize,
À Napo donnant tout, par secret testament.

Satie d'artifice

Le public remarqua d'abord l'obscurité,
Qualifiée par certains, même, de sépulcrale.
Lorsqu'elle fut trouée par un feu de Bengale,
D'un cri d'admiration il fut plébiscité.

La fusée à présent s'est mise à crépiter,
Mais ce qui, par surcroît, ne la rend pas banale,
C'est qu'elle est toute bleue, et d'une générale
Clameur elle est l'objet, triomphe mérité.

Ainsi, tous étaient là, contemplateurs captifs
Des couleurs et du bruit de ce dispositif,
Lorsqu'un noble vieillard, sous cette étrange emprise,

En perdit son latin, le Nord et sa raison ;
Le public en délire, en liesse, en pâmoison,
Criait : C'est le bouquet ! C'est le cadeau-surprise !

Pont Victor Hugo

Victor Hugo se tient auprès d'une falaise.
L'espace devant lui est purement obscur.
Au bord du précipice, il marche d'un pied sûr,
Bien qu'au fond de son cœur, il éprouve un malaise.

Il songe à ces démons des routes irlandaises
Qui parlent à minuit dans un dialecte impur ;
Il songe à Prométhée, assis sur le sol dur,
Dont l'oeil reflète encore une lueur de braise.

Il sait que l'autre bord est un charmant rivage ;
Il ne sait pas comment obtenir le passage,
Si l'oraison vraiment peut édifier un pont.

Il interroge alors la sorcière normande,
L'abreuvant de calva dont la vieille est gourmande ;
Mais il ne capte rien de ce qu'elle répond.

Jules Verne est un marin

Le beau marin séduit des filles, à foison ;
Chaque fois qu'il séjourne une semaine à terre,
Il trouve une servante en une humble maison,
Il entre dans sa chambre, il éteint la lumière

Et raconte sa vie, sans rime ni raison,
Mais sûr d'être entendu, et assuré de plaire.
Et la fille, oubliant les leçons de sa mère,
Accueille l'arrivant des lointains horizons.

Un marin dans le lit, ça soulage la peine ;
Sa présence n'est point importune, ni vaine,
Il a l'immensité des sept mers dans ses yeux.

Le soleil tropical sur son visage brille ;
Son regard est plus vif que l'orage des cieux,
Et puis, après l'amour, lui, c'est un joyeux drille !

Déclin de Newton

Newton est allongé à l'ombre d'un pommier,
Il ne dort point, il pense, il y passe des heures.
Sous ce pommier, il fit l'observation majeure
Par laquelle il devint, en sciences, le premier.

Mais ça, c'est du passé. Newton est déjà vieux ;
L'inspiration fait place aux jeux de la mémoire.
S'il regarde tomber une pomme, une poire,
Une feuille qui vole, il en est moins curieux.

Un merle s'égosille, un grand coq l'interrompt,
De ses griffes, le chat égratigne le tronc,
Le vent fait murmurer dans les airs le feuillage ;

Newton ne cherchera pas de loi pour ces sons,
Il se contentera d'en faire une chanson :
Il devient moins sérieux, ces temps-ci, avec l'âge.

Pour Jacques Grévin

Que demander au Ciel, mes amis ? Pas grand-chose :
Qu'il nous laisse exprimer un peu nos qualités,
Qu'il nous laisse entrevoir un éclat de beauté
Dans les nombreux objets dont le Tout se compose.

Pas besoin de miracle ou de métamorphose,
Le réel nous suffit, dans sa diversité ;
Un merveilleux parcours où notre liberté
D'innombrables façons en un jour se dispose.

La poésie a fait sortir de sa prison
La fille de l'esprit, la timide Raison.
Elle qui se croyait recluse en forteresse

Se plonge maintenant en Mer de Volupté.
L'effroi, en peu de temps par elle surmonté,
N'est plus qu'un souvenir en son coeur de déesse.

Pour Jules Breton

Voici de l'aube la pâleur
Où le paysage se brouille.
Au loin s'envole une grenouille,
Je ne sais de quelle couleur.

Au vert pâturage, une fleur
A ses pétales qui se mouillent.
Un arrosoir au jardin rouille,
On dirait qu'il verse des pleurs.

Mon âme est à peine éveillée.
Le potager sent la feuillée ;
C'est un temps de léger repos.

Grenouille survolant la terre,
Tu es prise par les crapauds
Pour un archange solitaire.

Desnos sans muse

Robert appelle à lui la muse du village,
La muse ne répond jamais à son appel.
Mais, n'entendant jamais qu'un silence mortel,
Robert, qui est vaillant, point ne se décourage.

Robert cherche sa muse en marchant sous l'orage,
Il a toujours aimé mettre au défi le ciel.
Il avance à grands pas sous le flot torrentiel,
Ayant, au fond de lui, de la muse l'image.

Il est seul sur la route arrosée par les trombes,
Car depuis tout un jour cette lourde pluie tombe
Et chasse des chemins même les animaux.

Or, peut-être n'est-il au monde aucune muse ;
En mentionnant ce nom, du langage on abuse
Et pourtant... un poète aime employer ce mot.

Petits grondements

Le Créateur du monde
À certains moments gronde
Ainsi qu'un fier dragon
Un peu bougon.

Les diables lui répondent
Sur cette longueur d'onde,
Tapant sur leurs wagons
Et leurs fourgons.

Le Ciel produit des flammes.
Plus d'un nuage crame
Dans les éclairs ;

Quelques grands volcans bavent
Mille torrents de lave
Jusqu'aux enfers.

Arthur et le déluge

Le déluge s'assoit et le lièvre s'arrête.
Cachés sont les trésors, et visibles les fleurs.
L'avenue se remplit d'innombrables vendeurs,
La mer est en gradins, vagues crête sur crête.

Coulent le sang vermeil, le lait que le veau tête ;
Fume le mazagran du castor bâtisseur,
Coule l'eau sur la vitre auprès d'enfants rêveurs ;
L'un d'entre eux a montré le vent aux girouettes.

Une dame établit un piano sur les cimes.
Un hôtel est bâti dans les lointains ultimes.
Vers la lune a crié au désert un chacal ;

Si le printemps ici vient à trouver refuge,
Nous allons demander le retour du déluge :
Autrement se taira la Dame de Cristal.

Lamartine au crépuscule

Le soleil déclinant a rougi les nuages,
Il les a caressés de ses derniers rayons.
Je revois de ce jour les plus claires images,
Je les vois défiler au long de l'horizon.

Déjà le feu de camp montre une belle flamme,
Il grandit, cependant que décline le jour.
Sa lueur apaisante illumine mon âme,
Les villageois heureux s'y chauffent tour à tour.

L'homme prend ses plaisirs quand s'endort la nature ;
Avec l'âge, il apprend à garder la mesure,
Pour l'avoir, il est vrai, dépassée autrefois.

Les filles vont danser parmi les étincelles,
La nuit, on ne sait plus laquelle est la plus belle,
On entend seulement la douceur de leur voix.

Blue Eyes

La belle qui rêvait à son prince charmant
Se perd dans un monde où le galant se reflète,
Le monde d'un mirage aux éclats de paillettes,
Où mille chérubins volent languissamment ;

Le firmament du monde est fait de diamant
Taillé par Dieu sait qui en surfaces parfaites.
Sous ce large plafond, la princesse inquiète
Marche, l'oeil ébloui d'un blanc rayonnement.

Le prince observe ça dans un miroir de flammes,
Près de sa cheminée, il rêve, il s'est fait beau,
Ses valets près de lui, brandissant leurs flambeaux.

La princesse et le prince, en ce contact des âmes,
Semblent vider ensemble un calice idéal
Dont le vin s'illumine au travers du cristal.

Le Léman

Je me revois, enfant, sur le rivage
Du lac Léman, un jour où les nuages
Y reflétaient leur étrange beauté,
Blancs compagnons des cygnes enchantés.

Blanches étaient les voiles des navires,
Blancs les sommets chantés par tant de lyres,
Bleu sombre l'eau qui baignait les manoirs,
Bleu par endroits se rapprochant du noir.

Or, ce jour-là, je regardais mon père
Qui enseignait à nager à mon frère.
J'étais plus grand, et je savais la brasse.

Mon père dort dans l'ombre d'une église,
Mon frère vit loin de ma banlieue grise ;
Ton souvenir, Léman, reste vivace.

Heredia voit des hannetons

Sur le soir, j'entends un concert de hannetons.
Se parlant l'un à l'autre, ils chantent avec fièvre
La légende longtemps transmise par leurs lèvres,
Qui prend dans leurs propos des airs de feuilleton.

Sur un petit cahier, le soir, nous la notons ;
Pendant que la pelouse est tondue par les chèvres,
Le plus gros hanneton, en la matière orfèvre,
Nous donne des détails, et nous les écoutons.

Lorsque la narration nous paraît ambiguë,
Nous partons consulter, dans la chambre exiguë,
Un dictionnaire écrit sur du papier nacré.

Le Dit des Hannetons, quatre-vingt-un chapitres
Comme le Lao-Tseu, cet autre écrit sacré,
Est sur mon étagère un des plus plaisants titres.

Quel genre de résine ?

Pour ce barde, le monde est une île déserte
Entourée d'une plage au sable toujours blanc,
Couverte d'une jungle aux feuilles toujours vertes,
Sommée d'une montagne aux infertiles flancs.

Le barde, enivré par l'odeur de la résine,
Versifie à propos de la création,
Insultant le destin d'une phrase assassine,
Ne sachant s'arrêter au bout de son sillon.

À la source coulant près de lui goutte à goutte,
Il préfère le vin, comme il dit, pour la route,
Et dit ses derniers vers d'une voix de stentor.

Comme une île déserte il a traité ce monde,
Il tient très fort à toi, solitude profonde,
Au point de t'appeler son unique trésor.

La Boétie en son Médoc

Ne sois, muse d'Étienne, oncques trop altérée ;
Le barde t'offrira de son meilleur vin frais,
Si tu vas le rejoindre en un endroit discret
Pour passer, en amis, une longue soirée.

N'aie nulle peur de lui, ne sois point égarée :
Étienne est un bon gars, bien que sans grands apprêts.
Il aime se tenir à l'ombre des forêts,
Ou dans une prairie bellement arborée.

Si tu vis avec lui, tu vivras sans souci,
Tu auras de la viande et du dessert aussi,
Ainsi que la primeur de sonnets bien sauvages.

Que le poète, donc, trouve grâce à tes yeux ;
Comme franc compagnon, c'est ce qu'on fait de mieux,
Lui qui est à présent dans la fleur de son âge.

Aloysius de la nuit

La lune en haut du ciel peigne sa chevelure :
L'espace est inondé de cent reflets d'argent.
Le gnome sur le toit vanne l'or trébuchant
Et la fausse monnaie tombe comme épluchures.

« Foin de la lune » a dit le fou dans un murmure,
Puis il a récolté les jetons affligeants
(On est moins délicat lorsqu'on est indigent),
Espérant acquérir remède à la froidure.

La lune en se couchant évoque un froid soleil ;
Le gnome trie l'argent dans un demi-sommeil,
Sa balance de cuivre aux bougies s'illumine.

L'on peut même observer, sur un vitrail qui luit,
Un être vagabond égaré par la nuit :
Au coeur du labyrinthe, un escargot chemine.

Un bel été

Piaf-Tonnerre aime l'été ;
Il aime observer la grappe
Qu'un rayon de soleil frappe,
Lui portant la volupté.

Il aime, sous un feuillage,
Jouir de l'éclairage vert ;
Dans ce charmant univers,
Il ne ressent plus son âge.

Quand survient le crépuscule
Et que la chaleur recule,
Le cosmos est plein d' amour,

Les cieux sont pleins de mystère,
Un chant plane sur la Terre
Disant « ce fut un beau jour ».

À ta santé, Mallarmé !

César buvait un coup avec Panoramix ;
Le vin était versé de sa meilleure amphore.
Ils parlaient de potion, de serpes, de folklore,
Du pas de la licorne et du vol du phénix.

Sous le velum orné d'un archéoptéryx,
L'entretien se poursuit, s'affine, s'élabore,
Aidé par le bon vin que leur propose encore
La servante que vêt le tissu des bombyx.

César, admiratif devant un athanor,
Voudrait le reproduire en motif de décor ;
Il goûte une potion que le vieux druide mixe.

Voyez ça, mes amis, ce magicien est fort !
A dit le chef romain, soudain rendu prolix ;
Regardez ! Mes cheveux ont la couleur de l'or.

Du Bellay à Roncevaux

Le neveu trépassant élève un cor d'ivoire,
Un ange prend son âme en cet instant fatal.
Il abandonne aux monts ses armes de métal
Et de plusieurs chevaux la sereine mémoire.

Il ne sait si, mourant, il obtint la victoire ;
Il songe aux pleurs de sa promesse au corps nymphal
Et trouve que sa mort n'a rien de triomphal.
Mais bon, raisonne-t-il, j'ai fait ça pour la gloire.

L'empereur qui semblait au-dessus des humains
Voit s'écouler ses pleurs et trembloter ses mains ;
Il se sent comme un arbre abattu par la foudre.

Plus sombre est son regard que la face des cieux ;
La montagne se dit qu'un éclair de ses yeux
Frappant les grands rochers, les réduirait en poudre.

Encore une stèle

大文帝軒
跡皇之墓

Le calligraphe inverse un flot de caractères,
Quiconque veut les lire a besoin d'un miroir.
Huit termes surgissant d'un inframonde noir,
Destinés à l'esprit de l'intérieur des pierres.

Segalen recopie ces mots pleins de mystère
Et tente un bel effort pour nous les faire voir.
Passant, rince la stèle avec un arrosoir :
Le texte brillera sous la couche d'eau claire,

Le ciel s'y mirera comme une steppe immense ;
Tu pourras écouter cette pierre qui pense
Comme si elle était soudain pourvue de voix,

Comme si elle avait accès à ton oreille
Pour y faire passer l'esprit d'une merveille ;
Bon. Mais, il y a un os. Ce truc, c'est du chinois.

Bardes qui suivent Baudelaire

Bardes à plume légère,
Encore loin du tombeau,
Nous ornon vos étagères,
Des ouvrages les plus beaux.

Ces pages sont les dernières,
Consumons donc les flambeaux,
N'épargnons point la lumière
D'Eros et Bacchus, jumeaux.

Je ne prends pas l'air mystique,
Car ce jour n'est pas unique,
Ce n'est pas un jour d'adieux.

Une lectrice à ma porte :
J'entends son rire joyeux,
La poésie n'est point morte.

Grenier de Verhaeren

L'univers, régi par l'équation coutumière
Dont il ne sait point diverger,
Jongle avec ses photons légers
Qui forment pour nos yeux l'impalpable lumière.

Les poissons dans le flot des torrents sont heureux,
Les oiseaux gonflent leur poitrine ;
L'érudit trace sa doctrine,
Assis à son bureau dans son grenier poudreux.

La forêt s'illumine à des éclats d'un feu
Qui est le sceau des anciens dieux ;
Sur le paysage, il s'imprime.

Le poète est joyeux, il écrit comme un fou
Sur la nature et puis sur tout
Ce qui lui inspire des rimes.

Danse avec Mallarmé

Mallarmé, plein de mystère,
Ta plume fait louvoyer
La sémantique arbitraire
Des mots que tu sais ployer.

Le lecteur un sens y guette ;
L'isotopie a des trous.
Il faudrait, d'une baguette
Désenchanter ces garous.

Mais un traducteur tenace
Trace des vers en béton
Et de comprendre menace
(Mais seulement, le peut-on ?)

La version qu'il a sortie
Est lumineuse, en partie.